

RECITS

CONTES ET LEGENDES DE LA REGION DE CAPDROT



La Lénotte , la tour, le calvaire (Photos J-M.Baras - 2013)

Je dirai, tout d'abord, que certains des récits que je vais relater ici relèvent sans doute de la tradition orale. Ils me furent transmis par mes parents qui ne les avaient sûrement pas tous vécus. Je pense d'ailleurs que cette tradition est aussi crédible que tout ce qui se raconte de nos jours à propos de tout et de rien. Voilà pourquoi je les crois tous authentiques !

Ces récits concernent surtout la commune de Capdrot, et, en premier, le hameau de « La Lénotte ». Ce « village », -comme nous l'appelions pompeusement -où je naquis voilà près de quatre vingt cinq ans, était traversé par un « grand Chemin » qui devait autrefois relier Monpazier et Capdrot à Villefranche. Ce « Grand Chemin » était profondément encaissé sur presque tout son parcours et le plan cadastral de la commune lui attribuait un mètre de largeur de plus qu'aux autres voies de communication. C'était censément une sorte de route de l'époque !

Ce qui tend à prouver l'importance de ce chemin c'est qu'il existait en ce hameau de « La Lénotte » une petite auberge servant de relais aux gens en déplacement, mais encore à les loger nuitamment et les alimenter, sans oublier les animaux que les paysans des fermes éloignées conduisaient sur les marchés des environs.

Il existait également dans ce minuscule village une charmante petite chapelle, à la croisée de deux chemins, où des « demoiselles » qui habitaient une haute tour circulaire (très proche) venaient se recueillir fréquemment.

Cette tour existe toujours mais elle a été tronquée presque de moitié, malgré tout elle est régulièrement entretenue par les propriétaires actuels. Quant à la petite chapelle, il n'en demeure plus que la pierre de l'autel dans laquelle était aménagée une petite niche destinée à recevoir une statue. Actuellement, une belle croix

métallique, agrémentée de quelques boutons de roses, a été placée sur cet autel et forme ainsi un touchant calvaire en ce lieu paisible.



Sanglier (Photo J-M.Baras - 2013)

Il me souvient aussi avoir entendu dire par mes parents qu'autrefois on comptait huit feux au hameau de « La Lénotte » (dont cinq d'entre eux étaient habités par des Maurial).

Le plus digne de respect et d'intérêt, parmi les habitants du hameau, était un brave paysan que les gens appelaient « Marchalou » (peut-être une déformation de Marchal).

Ce brave homme, qui avait participé à la guerre de 1870, avait été un combattant émérite. Bien qu'étant probablement illettré, il aimait beaucoup relater -comme tous les anciens combattants- les batailles qu'il avait soutenues face à l'ennemi. Même en étant très âgé, il citait sans hésiter les noms des principales villes qu'il avait traversées et les noms de lieux où l'on devinait qu'il s'était distingué par sa bravoure et son courage héroïque.

Mais, ce qui avait, par la suite, apporté plus de poids à ses récits et étendu son renom à plusieurs lieues à la ronde, ce fut une autre aventure fortuite qui démontre bien sa bravoure incomparable.

Voici les faits tels qu'ils se passèrent vers la fin du 19^e siècle ou à défaut du 20^e : un jour, alors qu'il travaillait dans les bois, il entendit une meute de chiens qui donnait de la voix à l'occasion d'une chasse à courre. Et, comme il connaissait bien les sentiers qu'empruntaient les bêtes poursuivies (notamment les cerfs et les sangliers), il se munit d'un pieu choisi parmi le bois qu'il était en train de refendre et d'exploiter, et alla se poster à l'endroit propice où passaient tous les cochons sauvages.

Cela lui réussit car, la meute se rapprochant, il entendit le bruit croissant de la course d'une bête traquée. Caché derrière un gros arbre, il laissa passer l'animal et, au moment où celui-ci marquait un temps d'arrêt pour situer la présence humaine qu'il devinait instinctivement, notre homme lui asséna de toutes ses forces herculéennes un terrible coup sur les pattes postérieures dont l'une fut fracassée.

Puis, la bête étant blessée et déjà essoufflée et ne progressant plus que lentement, il la poursuivit sans attendre. Soudain, se sentant suivi et de nouveau menacé, l'énorme solitaire fit volte-face et,

ouvrant toute grande sa gueule baveuse, il passa à la contre-attaque, blessant le paysan au mollet avec ses défenses.

Le brave bûcheron ne se découragea pas pour autant et se défendit en enfonçant son arme improvisée dans cette gueule béante sans lâcher le pieu. Le sanglier se mit alors à secouer violemment la tête, forçant ainsi son agresseur à lâcher prise et le blessant gravement au visage et à la tête avec l'extrémité du pieu qui était enfoncé dans sa gorge. Épuisés et sanglants, ils s'écroulèrent à quelques mètres l'un de l'autre, c'est alors que les piqueurs arrivèrent sur les lieux et se mirent à sonner l'hallali du haut de leurs montures.

Le gros de la troupe les rejoignit et notre brave « Marchalou », pantelant, se mit à hurler: « Achevez-le, bon sang, mais achevez-le donc ! Il est là à quelques mètres dans le fourré ... ». Après avoir donné le coup de grâce à l'énorme porc sauvage, il paraît que le maître d'équipage (ou de vautrait), ne daigna même pas faire l'offrande d'une petite tranche de l'animal à l'intrépide et téméraire bûcheron, ni même lui porter secours et le soigner.

Avant de continuer à détailler les souvenirs de M. Martin MAURIAL, nous tenons à vous signaler que l'on trouve, sur l'ancien plan cadastral de la commune de Capdrot, près du hameau de « Joulieu », une parcelle appelée « Château des Demoiselles », et qui est située sur une hauteur.

Sachant, par certains documents, qu'autrefois des Demoiselles De Gontaud - Biron et des Demoiselles De Constantin habitèrent dans la commune de Capdrot, tout donne à penser qu'il s'agit là des résidences de certaines de ces nobles demoiselles.

Il existe aussi sur le territoire de cette commune un gros rocher appelé « Le Roc de Peyrecourt » que l'on peut traduire par « Pierre qui court ». Il est vrai que ce rocher, qui est en réalité un Menhir et aussi un Polissoir, a changé de place et n'est plus sur le lieu où il avait été dressé originellement.

Ce mégalithe est actuellement cassé en deux et couché sur le sol à une dizaine de mètres de l'endroit où il avait été érigé par nos ancêtres néolithiques. De là est apparu une légende le concernant.

Cette légende dit ceci : « Satan passant un jour dans les parages, remarqua ce beau rocher, il le dressa, et, le serrant fortement sur sa poitrine, essaya à plusieurs reprises, de l'emporter chez lui pour en faire un pilier de son temple. Mais, peine perdue, car après de nombreuses tentatives très épuisantes, il dut l'abandonner là, non sans laisser dans la roche l'empreinte ineffaçable de son nombril et de ses puissantes griffes ».

Il faut préciser aussi que ce rocher comporte deux ou trois cupules (cavités circulaires) et des saignées ou longues encoches de polissages, car, ce rocher est en grès -quartzite ferrugineux-. Et il fut utilisé par les peuplades néolithiques locales pour polir leurs haches

de silex taillé, en garnissant les saignées de sable mouillé, tout en pratiquant un mouvement de va et vient.



Menhir de Peyrecourt aujourd'hui cassé en deux. (Photo J-M. Baras - 2013)

Après ce petit intermède, nous revenons aux contes et légendes tirés des souvenirs d'enfance de M. Martin Maurial, et, particulièrement aux histoires de Loups-garous.

Les Loups-garous étaient, selon la superstition populaire, des êtres malfaisants (hommes, femmes, etc, etc, etc.) qui prenaient -durant de longues périodes- l'apparence d'un loup ou bien ils revêtaient des peaux de loup ; en général, ces êtres là, disparaissaient dès que le sang coulait. Parait-il que le sang versé les régénérait pour une période de neuf ans, après quoi ils réapparaissaient.

M. Maurial se rappelle avoir entendu dire par ses parents que les loups-garous cachaient leurs peaux dans la forêt, ils disaient en avoir trouvé une cachée dans un arbre creux près de la Lénotte.

M. Maurial s'interroge et nous dit : les loups-garous auraient-ils vraiment existé sur le territoire de la commune de Capdrot ? On peut le croire étant donné toutes les histoires que l'on raconta sur eux, jadis, dans toute la France. Que ce soit dans le Berry, le Morvan, les Vosges, le Dauphiné, le Pays Basque, le Gévaudan, le Quercy, et ainsi de suite ; que ce soit de près ou de loin, ils étaient redoutés partout !

Je n'en veux pour preuve que l'anecdote suivante répétée plusieurs fois par un ami Cévenol qui la tenait lui-même de son grand père.

« Un compagnon - menuisier, après avoir terminé son tour de France, rentrait paisiblement chez sa famille dans les Monts d'Aubrac durant la nuit de Toussaint. Vers minuit, qu'elle ne fut pas sa stupeur de ressentir un malaise profond et tenace (comme une présence haineuse dans son dos) : il se retourna et vit, trouant l'obscurité, deux yeux de braise qui le fascinaient et lui faisaient dresser les cheveux sur la tête.

Notre jeune artisan discernait dans la pénombre le corps d'un énorme loup qui le suivait sans vergogne qu'il augmente son allure de marche ou bien qu'il la ralentisse.

Etant armé de sa grande canne de compagnon à pommeau d'ivoire, il fit mine de foncer sur la bête en la menaçant de sa canne, mais peine perdue, le loup revenait dans son dos presque aussitôt. La traversée de la forêt se prolongeant sur plusieurs kilomètres, le loup se rapprocha insensiblement du marcheur ; soudain ce dernier ayant trébuché dans une racine chancela l'espace de deux ou trois secondes. C'est le moment que choisit l'animal pour lui bondir dessus : mal lui en prit car le jeune

homme était leste et vigoureux, il pivota rapidement sur lui-même et matraqua par trois fois le museau et le crâne du loup avec le lourd pommeau de sa canne.

Le jeune menuisier avait nettement entendu les os craquer et le sang gicler de la tête du carnassier, et il l'avait entendu s'enfuir en hurlant de douleur ; ainsi un tantinet plus rassuré, il reprit son chemin et rejoignit la maison familiale aux premiers rayons du soleil levant.

Après la joie des retrouvailles et les effusions de ses parents et des frères et sœurs, il se rendit le cœur battant chez sa promise qui habitait près de là. Celle-ci n'était pas encore levée car elle ne savait pas qu'il rentrait ce jour là. En attendant qu'elle se réveille, il fait un détour vers la sortie du village pour serrer la main à un de ses copains qui aurait voulu courtiser la même fille que lui.

Quel ne fut pas son étonnement, en arrivant devant la maison de son ancien rival, de le trouver étendu devant la porte, évanoui, baignant dans une mare de sang, avec le visage et le crâne tuméfiés. Il transporta le blessé à l'intérieur, le coucha, le soigna, et le vit rouvrir les yeux en l'écoutant murmurer : « Cela me servira de leçon, la jalousie m'avait rendu mauvais et je ne rêvais que de te détruire lorsque tu rentrerais chez tes parents. J'ai été puni sévèrement, mais maintenant tu peux être tranquille car je ne t'importunerai plus, pas plus que ta belle d'ailleurs, et cela au moins pendant neuf ans ! ».

Je tiens également de mes parents, qui eux - mêmes devaient le tenir des grands parents, le récit des faits que je vais vous retracer ci-après. Je pense que ni mon père, ni ma mère n'avaient connu les périodes pendant lesquelles ces événements se seraient produits. Cependant, ils précisaient les noms des personnes et des hameaux concernés par ces faits, et je dois dire que les connaissant aussi je me garderai de les citer ici.

Pourtant, si ces événements se sont réellement produits ils ne devraient pas remonter à une époque tellement éloignée (guère plus d'une centaine d'années je crois).

Je n'émettrai pas d'opinion personnelle, laissant à mes aimables lectrices et lecteurs la faculté de les croire ou de les contester. Je me bornerai donc à répéter les paroles de mes parents, telles qu'elles m'ont été dites et se sont incrustées dans mes souvenirs d'enfance :

« Un quidam qui habitait le hameau de (Z) possédait une petite chienne qu'il avait l'habitude de mettre dehors chaque soir dès la nuit tombée. Or, à certaines saisons, surtout pendant les veillées de l'Avent (période dictée par l'Eglise catholique pour s'apprêter à la fête de Noël et qui englobe les quatre dimanches la précédant), il arrivait fréquemment que cette chienne se mette à crier bruyamment et se précipitait dans la cuisine par une petite ouverture que lui ménageait une planche ébréchée de la porte.

Pensant que sa chienne était apeurée par un loup, l'homme résolu de se mettre à l'affût dans l'obscurité, armé d'une fourche de fer. Au bout d'un moment, en effet, la petite chienne, effrayée, rentra en hurlant comme d'habitude, poursuivie par un mystérieux animal dont il ne pouvait guère distinguer que les yeux perçants.

Le brave paysan attaqua cette bête malfaisante avec sa fourche et la projeta violemment contre un mur en ruines, mur qui s'écroula sous le

choc alors que le sauvage prédateur disparaissait dans un nuage de poussière et dans les ténèbres de la nuit.

Comme on le pense, l'homme à la fourche dort peu et n'osa plus mettre le nez dehors cette nuit-là. Mais le lendemain, dès que le soleil se montra à l'horizon, il constata qu'il restait des traces de sang et qu'il était possible de suivre le parcours de l'animal blessé. Chaussé de ses sabots et la fourche en mains, l'homme suivit cette piste. Elle le conduisit à un bon kilomètre de là, au hameau de (F) devant la porte de la maison où habitait son meilleur ami.

Notre investigateur frappa donc à la porte, l'huis s'entrebâilla lentement et la silhouette de la fermière se profila dans l'embrasement. « -Bonjour ma chère ! », et sans attendre la réponse, il questionna d'emblée : « -Votre mari n'est pas là ? »

« -Si fait... mais il est encore au lit... se sentant fatigué ».

« -Ne me serait-il pas possible de le voir ? Il s'agit d'une affaire urgente ! ».

« -Volontiers, entrez... », et l'ayant introduit dans l'humble réduit qui leur servait de chambre à coucher, elle se retira pour vaquer à ses occupations en refermant la porte derrière elle et laissant les deux amis en présence l'un de l'autre.

Le grabat était parsemé de taches de sang et les deux camarades, gênés, échangèrent quelques paroles de bienvenue, puis l'arrivant demanda :

« -Ne serait-ce pas toi qui serais venu rôder près de ma maison hier au soir ? »

L'autre hésita, ... toussa, ... hésita encore, puis finit par avouer :

« -Oui, c'était bien moi, vois-tu ... j'aurais bien mangé ta chienne ou toi si j'avais pu arriver à mes fins... Mon pauvre ami, c'est une lourde charge qui pesait sur mes épaules et une vilaine besogne qui m'incombait ... Vois-tu, tu m'as fait bien mal, mais finalement, si j'en meurs cela me punira... Par contre, je te pardonne tout de même et, si je m'en sors et recouvre la santé, tu peux être sûr que nous mangerons une poule ensemble car les blessures reçues me régénèrent pour une durée de neuf ans ! ».

Les plaies n'étant pas mortelles, le blessé se remit lentement et reçut de nombreuses visites de son agresseur. Après cette longue convalescence, ils mangèrent la poule en commun et demeurèrent, paraît-il, ce qu'ils avaient toujours été : c'est-à-dire de bons amis !

L'affaire suivante se serait passée environ à la même époque que celle qui précède, mais à quatre kilomètres de là, au hameau de (N). L'aventure aurait débuté, si l'on peut dire, dans des conditions à peu près semblables à la précédente. Mais cette fois, le propriétaire d'une ferme s'étant aperçu que quelque chose d'anormal se passait assez souvent, de nuit, autour de sa maison, se mit également à l'affût, mais ...armé d'un fusil de chasse.

Le loup-garou s'étant approché menaçant, le bonhomme fit feu et abattit le « monstre » du premier coup de fusil. Quelle ne fut pas sa surprise, en s'approchant du corps du rôdeur à quatre pattes, de découvrir qu'il s'était métamorphosé en s'écroulant à terre et que la victime était une belle femme d'une quarantaine d'années ! Lui aussi avait eu à faire à

quelque méchante bête à l'esprit retors, car cette femme était couverte de bijoux de grande valeur, de la tête aux pieds. Quel crime avait-elle commis ? Quelle mauvaise action horrible avait-elle perpétrée pour être condamnée à errer la nuit sous l'apparence d'un dangereux loup : qui le saura jamais ?

Le malheureux tueur de femme loup (ou de loup femme) s'interrogeait sur la façon de se soustraire à la prison qui l'attendait sûrement, lorsqu'il eut une idée qui le laissa perplexe.

Réflexion faite, il creusa une fosse très profonde et y glissa, non sans remords, le cadavre de la belle inconnue chamarré d'or et de pierres précieuses et le recouvrit d'une épaisse couche de terre. Ensuite, il acheva sa chienne de chasse qui avait été blessée lorsqu'il avait tiré sur le loup-garou et la plaça sur la couche de terre. Après quoi, il la recouvrit entièrement et nivela soigneusement le sol non sans y avoir planté, au préalable, quelques arbustes épineux et très touffus qu'il arrosa abondamment. Il termina en répandant des feuilles sèches et des brindilles sur le sol, ensuite, se sentant fatigué, il fit une courte prière et entra se coucher pour dormir du sommeil du juste ; on ne le revit jamais, seul un loup hantait la maison et personne ne put l'en déloger !

Jean-Martin Maurial



La Louve de Sienne (Photo J-M.Baras - 2010)